Au travers des oliviers , troisième film splendide de la trilogie de Kiarostami confirmant la maturité de la cinématographie iranienne

Through the olive trees , *the magnificent third film in Kiarostami's trilogy confirms yet again the maturity of Iranian cinema*

▲ ***Au travers des oliviers*** **par A. Kiarostami présenté en compétition à Cannes 94/ Through the olive trees *by Abbas Kiarostami presented in competition at Cannes 94***

écrans d'ailleurs/IRAN

Un jeu de miroirs

par Alessandra Speciale

Au loin, près d'un petit bois d'oliviers, un homme avance vers la caméra et il se présente: c'est le metteur en scène/personnage du film. Il s'agit du troisième film de la trilogie du réalisateur iranien Kiarostami, commencée avec *Où est la maison de l'ami* (1988) et suivie de *Et la vie continue* en 1992. Le premier film de la trilogie est un film construit sur la structure simple de la quête, un enfant se perd dans les ruelles d'un petit village de campagne, à la recherche d'un camarade de classe, pour lui rendre son cahier. Les adultes ne parviennent pas à l'aider et la recherche fébrile restera vaine. Dans le deuxième film de la trilogie *Et la vie continue* le metteur en scène/personnage de *Où est la maison de l'ami?* revient sur les lieux du film dévastés par le tremblement de terre qui frappa l'Iran en 1990. C'est une occasion pour montrer les souffrances d'un peuple et pour réfléchir sur le rôle du metteur en scène. Dans son dernier film, Kiarostami retourne encore une fois dans cette très belle région au Nord de l'Iran, qui porte encore les marques de la catastrophe et il conclut un cycle dont les films sont à voir encastrés l'un dans l'autre comme de petites boîtes chinoises. Kiarostami nous étonne encore une fois par la complexité et la simplicité de

other screens/IRAN

A game of mirrors

by Alessandra Speciale

"From the background, in an olive grove, a man comes forward towards the camera and introduces himself: he is the director/character of the film. This is the third film in the trilogy by the Iranian filmmaker, Kiarostami, which began with Where is the friend's house? *(1988) and followed by* And life goes on *in 1992. The first film in the trilogy is built around a simple structure of a search: a little boy gets lost in the alleys of a mountain village as he looks for his classmate, as he wants to give him back his exercise-book. The adults cannot help him and his search will be in vain. In the second film of the trilogy,* Et la vie continue*, the director/character of* Where is the friend's house *returns to the scene of that film, devastated by the earthquake that hit Iran in 1990. It is an opportunity to show the sufferings of a people and to reflect on the role of director. In this latest film, Kiarostami once again returns to this magnificent region in northern Iran, which still bears the marks of the catastrophe, and closes a cycle in which the films should be seen as interlocking with one another rather than as a series. And once again Kiarostami amazes us with the*

son œuvre; un grand travail de combinaisons des modèles expressifs de la fiction et du documentaire, une structure métafilmique qui nous invite à réfléchir sur les centaines de manipulations possibles de la fiction cinématographique et sur la force de la réalité qui ne peut pas toujours être rétablie sur les écrans de la représentation.

Au travers des oliviers commence comme un faux making of où un autre metteur en scène/personnage s'apprête à tourner un film dans cette zone dévastée de l'Iran. Peu après, on comprend, d'emblée, qu'il s'agit du précédent film de Kiarostami, *Et la vie continue*, avec des citations de son premier film *Où est la maison de l'ami*. Dans la scène-clou des deux époux, on reconnaît une scène de *Et la vie continue*, et c'est à ce moment-là que se déclenche le mécanisme à emboîtement. Sur la scène, on a bien deux réalisateurs, le réalisateur/personnage qui filme le réalisateur/personnage de *Et la vie continue* qui est en train de filmer une scène du film. Derrière tous, Kiarostami. Tout ceci pourrait friser le maniérisme, cet insupportable complaisance d'autoéloges. Mais pas du tout. La scène est très fluide et chargée d'humanité.

C'est justement ce jeu continuel entre fiction et réalité qui donne sa force au film, qui cloue d'abord l'attention du spectateur pour l'amener ensuite vers une agréable et intense complicité. Où s'arrête la fiction, où commence la réalité? Cela n'a pas beaucoup d'importance, le travail avec les acteurs est tellement extraordinaire que les personnages dégagent de toute façon un rare sentiment de vérité. Le mérite en revient à ce cinéma tourné avec peu de moyens et de très bonnes idées.

complexity and the simplicity of his cinema; a great work of combining expressive models of fiction and documentary, a meta-filmic structure that invites us to reflect on the thousand possible manipulations of cinematographic fiction and on the force of reality that cannot always be channelled into patterns of representation.

Through the olive trees *begins as a false "making of" where the director/character is about to make a film in this devastated part of Iran. We soon understand that the reference is to Kiarostami's previous film* And life goes on, *with continuous quotations from the first film of the trilogy* Where is the friend's house?. *On the scene we have no fewer than two directors, the director/character of the film filming the director/character of* And life goes on *who is shooting a scene of the film. And behind them all is the invisible Kiarostami. All this could border on mannerism, that insufferable self-celebratory satisfaction, but this is not the case at all. The scene is very fluid and full of humanity.*

It is precisely this continuous playing between fiction and reality that gives the film strength and captures the spectator's attention, first of all in a confused perception and finally reaching an intense and pleasant complicity. Where does the fiction stop and where does reality begin? In the end, it doesn't really matter; the work with the actors is so extraordinary that the characters convey a rare emotion of truth. The merit goes to this cinema made with modest means and excellent ideas.

écrans d'ailleurs/CAMBODGE

Riz amer

par Annamaria Gallone

Une vieille légende cambodgienne raconte comment autrefois le riz poussait spontanément pour la survie des hommes et comment la difficile culture d'aujourd'hui est due à la rupture des rapports harmonieux entre le ciel et la terre. Pour les gens du Cambodge, le riz n'est pas une simple céréale, mais la véritable essence de la vie spirituelle et matérielle.

Et le riz est le thème principal de *Neak Sre* (*Les gens de la rizière*), le premier long métrage de fiction de Rithy Pan en compétition à Cannes: 15 semaines de tournage, 200 pellicules, 8 mois de montage afin que le metteur en scène puisse rejoindre son passé le plus profond et évoquer un destin collectif brutalement interrompu. Né il y a trente ans à Pnom Pehn, le neuvième enfant d'un

other screens/CAMBODIA

Bitter harvest

by Annamaria Gallone

According to an ancient legend from Cambodia, once upon a time rice grew wildly for the survival of men and the arduous cultivation of today is a result of the destruction of the harmonious relations between heaven and earth. For the people of Cambodia, rice is not a mere cereal, but the true essence of spiritual and material life.

And rice is the main subject of Neak Sre, *the first fiction feature film by Rithy Pan, in competition at Cannes: 15 weeks of shooting, 200 cans of film, 8 months of editing so that the director could join up again with his deepest past and evoke a collective destiny that was brutally interrupted. Pan was born thirty years ago in Pnom Penh, the ninth child of a teacher, and when the Red Khmer came to power, he was confined, at the age of ele-*

Neak Sre (Les gens de la rizière), film épique sur le courage de vivre du people cambodgien

Neak Sre (The people of the rice-fields), *an epic film on the Cambodian people's courage to live*

▲ *Neak Sre* du réalisateur cambodgien Rithy Pahn en compétition à Cannes 94/ Neak Sre *by the Cambodian filmmaker Rithy Pahn in competition at Cannes 94*

enseignant, à la naissance des Khmer rouges, Pan est exilé à 11 ans dans un camp de rééducation où il reste de 1975 à 1979, puis il parvient à s'enfuir d'abord en Thaïlande et ensuite à Paris.

Inspiré du roman malais de Shanon Ahmad (mais le metteur en scène confesse qu'il l'a lu il y a quelques années et qu'il ne l'a plus rouvert depuis), le film raconte l'histoire d'un paysan, Vong Poeuw, de sa femme Yim Om et de leurs sept filles. Toute la famille vit de la culture du riz et dépend de cette dernière. Un rythme toujours égal, raconté au début avec une lenteur élégiaque accentuée par le "réveil de la rizière": à travers les différentes phases d'un travail très pénible, on a presque la sensation de suivre la pousse du riz en temps réel mais l'histoire tient cependant le spectateur en suspens car elle commence doucement et augmente en intensité émotive au fur et à mesure qu'une série de mésaventures finit par rompre le fragile équilibre de cette pauvre famille. Vong Poeuw s'enfile une épine empoisonnée dans le pied et meurt de gangrène. Restées seules, Yim Om et ses filles ne s'avouent pas vaincues et se démènent au-delà de leurs forces pour continuer la récolte. Epuisée par les responsabilités et abrutie par la fatigue, la mère commence à donner des signes de déséquilibre mental. Elle est tout d'abord enfermée dans une espèce de cage symbolique en bambou, puis dans un asile de fous.

Ayant refusé tout effet facile, le metteur en scène a su saisir avec un impressionisme objectif les mirages flottant sur ces panoramas plats, les soleils "noyés", la gamme infini des verts changeants sous l'effet du vent, avec la même sensibilité que celle qu'il avait déjà manifestée dans son documentaire sur le cinéaste malien Souleymane Cissé, dans lequel il avait démontré qu'il savait saisir l'âme profonde du personnage et de l'homme.

La sobriété voulue de *Neak Sre* rend de façon splendide le pathos d'une épopée de courage et de misère, un hommage passionné à l'âme de la terre khmer.

ven, to a re-education camp until 1979, when he was able to escape, first to Thailand then to Paris.

Inspired by the Malay novel of the same name by Shanon Ahmad (but the director confesses having read it a number of years ago and never having opened it again), the film tells the story of a peasant, Vong Poeuw, his wife Yim Om and their seven daughters. The whole family lives on the cultivation of rice, on which they depend totally for their survival. The rhythm is always the same, narrated at the beginning with an elegaic slowness underlined by the "reawakening of the rice fields"; through the various phases of the very hard work, we almost have the sensation of following the rice as it grows in real time and nevertheless, the story holds the attention of the spectator as, after beginning in a minor key, it increases in emotional intensity as a series of misadventures befall the poor family breaking their fragile equilibrium. The father treads on a poisonous thorn and dies of gangrene. Left alone, Yim Om and her daughters do not give up and exert themselves beyond their capabilities to bring in the harvest. Worn out by the responsibilities and destroyed by fatigue, the mother begins to show signs of mental disturbance and is first imprisoned in an almost symbolic bamboo cage and then in a mental asylum. Having refused all easy effects, the director has been able to capture with the touch of an Impressionist the shimmering mirages on the flat landscapes, the watered down sun, the infinite range of tones of green in the wind, with the same sensitivity as revealed in the documentary on the Malian filmmaker Souleymane Cissé, in which he showed that he was able to portray the deep soul of landscapes and man.

The deliberate simplicity of Neak Sre *splendidly renders the pathos of a period of courage and poverty, a passionate tribute to the soul of the land of the Khmer.*